

Puissance des images

Le monde contemporain prend conscience de la place déterminante des images. Vous êtes en train de monter un studio vidéo avec deux secteurs de psychiatrie et vous avez imaginé que ce studio de production d'images pouvait s'insérer dans une structure d'accueil psychiatrique de type « hôtel thérapeutique ». Pouvez-vous donner quelques détails sur ce projet ?

Pourquoi cette prise de conscience ? Pourquoi cette place déterminante ? Le temps des images c'est peut-être ce qui va nous apporter quelques indices.

Les images sont associées à des temps particuliers, elles traversent les générations. De nos jours l'instantané nous a familiarisés avec le temps de pose. Le cinéma, avec le mouvement, nous a introduits dans un nouvel espace temps proche des coordonnées mêmes de la pensée...

« Ce qui m'a intéressé dans le cinéma c'est que l'écran puisse y être un cerveau... » (Gilles Deleuze). La problématique du studio dans un lieu de soins n'est pas une simple allégeance à une mode. Les processus de pensée actuels sont étroitement liés au cinéma, à la télévision, et bien entendu à l'informatique.

Pour comprendre la problématique de chacun on ne peut pas ignorer la puissance des images. Les médias en utilisant les images, loin d'arriver à une homogénéisation parfaite, se sont confrontés à la puissance des simulacres. En tentant de s'approprier l'avenir, ils ont répandu au niveau planétaire les lignes de fuite de la pensée elle-même.

De simulacre en simulacre, une génération découvre peu à peu ce qui a fait la qualité essentielle de l'art, à savoir sa capacité révolutionnaire.

Le mot peut paraître un peu fort, et pourtant la qualité d'une production artistique est étroitement liée au quotidien et à son univers d'existence, c'est ce que Robert Jaulin rappelle dans ce constat ethnologique : «la signification d'une civilisation est inscrite dans ses actes quotidiens, ses discours d'existence.» (L'année chauve (1993).

Processus créatif

Plus précisément, pourriez-vous situer votre position au sein d'un hôtel thérapeutique et dans le mouvement de l'art contemporain ?

Cette question nous l'avions engagée il y a quelques années à l'ouverture des Ateliers 18 en prenant nos distances avec l'art thérapie. Notre désir de prendre en compte les critères artistiques et non plus thérapeutiques nous a confrontés au monde de l'art et en particulier l'art actuel. Une des composantes de celui-ci est l'intégration des spectateurs dans l'œuvre elle-même, il ne s'agit plus de représenter le monde, mais de trouver le moyen de s'insérer dedans.

Ce n'est plus le travail fini qui lui donne ses qualités, mais bien plutôt le processus créatif lui-même qui est au centre de ses préoccupations.

Après les avant-gardes individualistes qui ont apporté une certaine autonomie à l'art, celui-ci s'est trouvé (pour résumer) en porte à faux avec un marché ayant besoin de produits « commerciaux » pour se développer.

Un certain nombre d'artistes ont eu la volonté d'exercer cette autonomie, non pas dans des buts personnels, mais ont travaillé au contraire à ce que les processus de création soient le moyen pour chacun d'œuvrer à la construction de sa propre singularité, toujours fragile et incertaine.

Mettre le processus de création en avant c'est ne plus considérer le produit fini comme essentiel (fuite du marché), mais aussi considérer que les processus de création ne sont plus du seul ressort de l'art. Un souffle, une vibration qui traverse tous les champs, est capté « esthétiquement » par l'art.

Pas d'art thérapie, mais de la création en art et de la création en psychiatrie. L'hôtel thérapeutique est une structure nouvelle que nous voulons créer. Le studio ID.Visions est un lieu de création d'images.

Interventions, expositions

Vous venez de participer récemment au 8e Salon international Psy et SNC ; en quoi consistait votre intervention ? Pourriez-vous dire quelques mots sur vos précédentes actions et expositions ?

Dans l'espace du Salon, nous avons expérimenté avec l'équipe vidéo un dispositif mis en place lors du Congrès mondial de réhabilitation psychosocial. Des images fabriquées pendant quelques mois sur le thème du silence ont été projetées à partir de la table de montage, ce qui permettait une actualisation progressive et une interaction constante avec l'événement en cours.

Le champ contemporain des images est un paysage dans lequel nos systèmes de perception et nos affects sont mis à rude épreuve. Dans ce chaos, faire démarrer une cristallisation c'est mettre un peu d'ordre et d'apaisement dans toute cette énergie.

Un événement, c'est un entretemps qui forge une sensation, un îlot fragile, une terre.

Nos précédentes expositions aux ateliers 18, puis à ID.Visions sont des travaux que nous avons élaborés sur une année environ, et que nous avons présentés dans le cadre de manifestations artistiques plus ou moins traditionnelles. Plusieurs fois des colloques psychiatriques se sont mêlés aux expositions, inventant des passages et des ponts. L'exposition « Chambres » à la Galerie A. Vivas faisait écho à un colloque sur « la ville et la psychiatrie ».

Pour cette exposition dont l'installation nécessite 24 écrans, nous avons réalisé 24 cassettes de deux heures. « Chambres » est un emboîtement infini à l'intérieur duquel nos vies circulent...

L'exposition « Argent » que nous avions montrée à PGV l'année précédente posait la question du commencement. Car pour commencer il nous fallait de l'argent... Qui paie ? Pourquoi paie t-il ? Et avec quoi paie t-il ?

La représentation de l'argent est multiple et ses images mentales ne sont pas indépendantes de nombreuses autres représentations : la notion de capital se double de représentations médiatiques qui se doublent elles-mêmes de représentations commerciales. La notion de richesse se double de représentations légendaires qui se doublent elles de représentations politiques. La notion monétaire qui se double de représentations salariales; la paye, qui se double de représentations scatologiques. L'exposition FIAC, Asile International d'Art Contemporain, allait poser le problème des représentations elles-mêmes. Le domaine de l'art étant présupposé interroger les images et créer des signes et des composés de signes, nous avons inventé le piratage de la Foire internationale d'art contemporain. Simulacre de simulacre, simulacre d'internement, simulacre d'un art projeté sur deux écrans dans la galerie, simulacre des spectateurs qui pouvaient rentrer dans les images et escalader les tableaux. Descendant toujours plus profond dans les simulacres, nous avons abordé le problème de la communication et de ses prétentions. Avec deux films « Les médicaments, paroles d'usagers » et « Du silence, un autre regard » la parole des usagers de psychiatrie était prise en compte dans son immédiateté.

Art contemporain

En quoi les critères artistiques que vous mettez en avant sont-ils meilleurs que les critères psychiatrique ou psychanalytiques, et quels sont plus exactement ces critères ?

L'hôpital de jour de Malakoff est un lieu d'hospitalisation, il fait partie intégrante du système de soins psychiatriques du service public. Notre problème n'est pas d'apporter aux personnes qui sont déjà en traitement, un supplément de thérapeutique, ni d'ajouter une « prise en charge » supplémentaire dans tout l'arsenal thérapeutique. Nous nous intéressons à la part inventive de chacun et si nous avons choisi l'art, c'est aussi parce qu'il ouvre sur l'ethnologie, la philosophie et les sciences... et que chacun de ces domaines invente le monde.

Le rythme et la composition sont deux critères essentiels pour aborder une œuvre d'art.

Le rythme, le mouvement, cette impulsion profonde, cette langue d'avant tout langage, est le flux mystérieux avec lequel nous devons composer... Prendre le pouls, trouver le rythme et arpenter un territoire qui s'ouvre dans le réel. S'orienter dans ce nouveau composé, y trouver ses repères, y aménager ses désirs.

Le flux est de plus ou moins bonne qualité et nous y séjournons avec plus ou moins de désirs. La production désirante est plus ou moins puissante, elle cristallise un style, marque des cordonnées et des zones intensives qui sont les images de la pensée.

Le plus profond c'est la surface, sur elle, les rythmes et les compositions inventent un paysage que nous hantons.

Nos sensations constituent un halo de multiplicités qui gravitent dans ces mondes qui sont notre univers actuel.

Paroles d'usagers

Ne pensez-vous pas que les patients que vous avez en psychiatrie sont en dehors de ces préoccupations ?

Les Ateliers 18 ont été à l'origine conçus pour essayer de fabriquer quelque chose avec de l'art, c'est-à-dire que des artistes ont été embauchés à des titres divers afin de donner au secteur de psychiatrie dont j'ai la charge une autre idée du problème de la maladie mentale, de la folie, de la psychose. Cela partait d'une idée simple: Pourquoi serait-il nécessaire d'exclure les malades mentaux de ce qui est consubstancial à l'humanité depuis l'origine, à savoir qu'elle ne peut s'empêcher de fabriquer des représentations et que de plus elle s'en nourrit.

Les hommes se sont toujours nourris de l'art. Il n'existe pas de civilisation qui ne s'y soit trouvée engagée, même si certains individus peuvent naturellement l'être plus que d'autres. C'est fondamentalement quelque chose qui nourrit.

Quand on nous demande de réinsérer les malades, puisqu'il faut les réinsérer, où doit-on placer les joints susceptibles de maintenir ces insertions ?

Il ne suffit pas de manger, il ne suffit pas d'avoir un toit... même si cela est fondamental. Il faut aussi pouvoir continuer de vivre, c'est-à-dire continuer tous les matins de se lever, de faire que passe la journée, puis une autre journée. Et comme je manque totalement d'imagination à cet égard, je ne vois pas pourquoi il faudrait que ceux qu'on qualifie de malades mentaux soient tellement différents de nous sur ce point et qu'ils n'aient pas la possibilité de se nourrir à la même mangeoire que nous.

Et si cette mangeoire est faite en partie de représentations, je ne vois pas pourquoi ils n'auraient pas le droit de s'y nourrir aussi.

L'orientation des Ateliers 18 a été donnée comme ça. Après, chacun se fabrique sa place comme le soutient Xavier Moine qui est un de ceux avec qui je travaille sur cette question, à partir de cercles qui peuvent ou non se croiser : il peut y avoir le cercle de ceux qui regardent simplement, celui de ceux qui disent ce qu'ils pensent de ce qu'ils voient, celui de ceux qui passent à la création ou qui participent peu ou prou à cette dernière.

On ne peut pas figer les choses. Pourquoi faudrait-il que les lieux psychiatriques soient réellement différents de ce qu'est la société ?

On a vu ce que cela a donné avec l'asile. Je crois, au contraire, qu'il faut faire en sorte que soient créés des lieux qui ne soient pas fondamentalement différents de ceux auxquels chacun de nous est confronté quotidiennement. La soit-disante spécificité psychiatrique, de ce point de vue, est une mystification. Les images sont si l'on peut dire un des matériaux propre à notre époque, et nous y sommes, dans l'ensemble assez aliénés.

Ce studio vidéo fonctionne comme un collectif. Des rushes sont fabriqués par toutes sortes de personnes, puis sont visionnés et assemblés à l'aide d'une table de montage numérique. Comme nous n'avons aucun crédit pour des mises en scène, toute l'articulation des productions est faite autour du traitement des images et du montage.

Si bien qu'assez vite, s'est posée la question, dans ce que nous faisions, de savoir, non pas ce que nous voyions, mais ce qui nous regardait.

Ce qui s'est mis à nous regarder par exemple c'est la condition faite aux patients. Dans la vidéo "Médicaments, Paroles d'usagers", lors des diverses projections qui ont été effectuées, le discours des patients a été perçu comme en rupture avec celui qu'on est habitué à entendre sur les médicaments psychotropes.

Il a même été perçu comme une œuvre militante par un responsable régional de laboratoire pharmaceutique à qui nous l'avions montré.

Or, même si nous avons opéré un choix (lié pour beaucoup à des contraintes avant tout techniques : temps, mauvaise prise de son, etc.) il n'est que la forme de transcription des discours que les patients tiennent à propos de leurs traitements chimiothérapeutiques ou de l'attitude qu'ils s'imaginent des médecins à cet égard. Ce sont eux qui parlent, ce sont eux qui disent les choses. Pas nous.

Mais ce qu'ils se sont mis à dire, s'est mis à nous regarder, à nous interroger sur ce que nous pouvions imaginer ou croire, lorsque par exemple, comme praticien, nous sommes amenés à dire (quand cela est dit !) :

"Je vous prescris tel médicament parce que..."

C'est ce "parce que", si l'on peut dire, qui s'est mis à travers cette vidéo, à nous regarder...

Paru dans Synapse, novembre 2000.